

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.958 — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02.73 — 02.75 — 15.00.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

TOUTE PERSONNE QUI

le
MERCREDI
25
DÉCEMBRE
1918

aura vécu
7.030
JOURS
EXACTEMENT

et dont
MARCEL, CÉLINE
EUGÈNE ou ÉMILIE
est le prénom
habituel

recevra à titre gracieux un abonnement
d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée
dans nos bénéfices de 1919.

Le Noël de la Victoire.

Sur nos toits cette nuit Noël a débarqué,
Mais pour que soit complet notre admirable rive,
Du vieux Père Noël c'est un poilu casqué
Qui cette fois fait la relève !
Parce qu'il nous gagnait des demain triomphants
Quatre ans ayant manqué le beau soir de décembre,
C'est bien son tour d'aller pour les petits enfants
Jeter des joujoux dans la chambre.

Et, France ! quels joujoux ! Les joujoux que les vieux
Qui cachaient des drapeaux loqueteux dans les truches
Ne croyaient plus jamais voir de leurs pauvres yeux
Briller encore entre les buches.
Pour les uns dans son nid la cigogne du Rhin,
Pour d'autres le fumeur de pipe obligatoir,
ET puis pour tout le monde un joli petit brin
Pris au lampion de la Victoire !

Décembre 1918.

Miguel Zamacoïs.



LE "PÉPÈRE NOËL"

Composition inédite de J. Berne-Bellecour.

LE MENSONGE DE LA FAMINE ALLEMANDE

par PAUL ADAM

Le Boche est apparemment le seul piéton du monde qui peigne en bottes à l'éclaboussure, par la boue des chemins, avec une casquette flasque sur l'occiput, des lunettes contre les yeux, un havresac de toile au dos, et, dans la bouche, une pipe verticale à glands verts ; le fourneau de porcelaine se relève pour montrer l'effigie en émail d'un Hohenzollern. Ce genre de promeneurs voit sans plaisir nos automobiles militaires écraser la fange des flaques qui l'éclaboussent ; même s'il se réfugie dans le labour. Pourtant, dès qu'on l'appelle, le croquant accourt. Il renseigne sur la direction à suivre avec une sorte de fierté pour avoir été choisi comme guide par le capitaine en exploration. Volontiers il s'attarde à dire plus qu'on ne lui demande, puis retourne tout gonflé d'importance vers ses compagnons. Il leur répète longuement ses réponses et nos questions. Grâce à ces ouvriers, Allemands immigrés dans le pays carbonifère de la Sarre, nous pûmes sans trop de mécomptes courir sur les routes de Sarrelouis, de Sarrebrück, de Saint-Wandel et de Kreuznach, malgré les brouillards de ce décembre.

Ce qui nous surprit le plus fut bien d'y compter le nombre des poules et des bœufs, en chaque village, d'y supputer la valeur d'un bétail robuste et de chevaux lustrés, copieusement nourris. Ce n'est point dans cette région de la Sarre, ni dans le Palatinat, où nous nous engageâmes bientôt, que sévit la famine provoquée, à en croire les gazettes berlinoises, par le blocus de l'Entente. Les gens se présentent là maillifs ou souhail, les enfants rougeauds, les filles mameuses et callipygès. En vain cherchâmes-nous, de Sarrebrück à Mayence, une famille maigre, une étable vide, un poulailler silencieux, une écolière chlorotique. Point. Si nous n'avons aperçu que peu de goret, c'est que les paysans les avaient, par avance, cachés puis occis au fond de souterrains pour les soustraire aux réquisitions françaises. Nous avons retrouvé partout de ces abattoirs clandestins sous la surface des champs. J'ai, moyennant quelques pfennigs, retourné les papiers des gamins pour y constater les signes des privations. Un joli sang rose affluait aux capillaires de toutes les muqueuses. Nulle anémie en ces gosses, pas même en ce marmot à la camisole écarlate, privé, disait-on, de laitage, et que sa mère traînait dans un chariot rustique.

Mes observations de trois semaines, les récits des officiers, des soldats que j'interrogeai sur ce point se corroborèrent. Les journalistes et les fonctionnaires de Bochie nous ont conté leurs histoires de famine afin d'apitoyer les Américains et les neutres. On veut surtout affirmer ainsi aux peuples teutons que leurs armées ne furent point battues par les nôtres, mais contraintes à l'armistice par pitié envers les populations de l'intérieur que torturerait la faim. A tout prix le politique Prussien veut maintenir la réputation de « l'invincible Germanie ». Attribuant à la famine son désastre, il esquive la vérité de la défaite militaire. Qu'on le répète. L'Allemagne ne souffre guère de la faim plus que nous.

Certes, à Kaiserslautern, dans la meilleure auberge, nous déjeunâmes sans pain, à deux reprises ; mais l'abondance des légumes et de la viande, la qualité de la bière compensaient ce manque de beaucoup. Or, ces deux fois, nous arrivâmes à l'improviste ; nous mangâmes les plats du jour selon le menu préparé à l'intention de ses compatriotes par un hôtelier maussade, hostile et franco-phobe, comme la majeure partie de cette population jadis émigrée de Prusse. D'ailleurs, cette ville de cinquante mille âmes possède une invraisemblable quantité de magasins consacrés presque tous à la vente des habits, linge, chaussures, au luxe de la toilette. Les groupes de badauds qui nous suivaient, qui multipliaient à notre adresse des propos sans bienveillance, nous semblèrent tous vêtus de neuf, et chaudement. Nulle pénurie ne se trahissait, même dans l'extérieur des ouvriers ou de leurs enfants. Les hauts salaires de la guerre les aident à se pourvoir.

En effet, ces nombreux magasins d'habillement ne peuvent soutenir une telle concurrence que si la foule de ces acheteurs est considérable. Donc point de misère là non plus. Les maisons disparaissent sous les enseignes de commerce profuses et en tous sens. Dans les boutiques, affluent, refluent les clients. Le négoce ne paraît pas moins actif dans les quartiers du prolétariat, pour différent que soit l'aspect des rues.

De même à Sarrelouis, à Sarrebrück, à Kreuznach, à Mayence, à Wiesbaden. Le peuple, en vérité, ne pâtit là que d'une façon très supportable. Dans les cordonnements, on voit des sandales de bois, des brodequins à semelles de sapin et empeignées de toile vernie. Mais, dans la rue, tout le monde porte des souliers de cuir.

Les Allemands veulent masquer la honte de leur désastre stratégique, en faisant croire à la famine. Elle n'a point, au reste, décimé l'enfance. Terrible, pour l'avenir, elle pullule dans les campagnes et les cités. Des bataillons d'écoliers, d'écolières encombrant les venelles et les routes comme les rues et les boulevards. Sac au dos, lunettes au nez, la règle à la main, filles et garçons défilent interminablement. Rougeauds au grand air, pâlots, mais pas plus que les nôtres, dans

les centres industriels, ils se pressent multitude et multitudes. Elle n'exagérerait point, la femme de Strasbourg qui, se frappant sur le ventre, criait à nos officiers, aux Alsaciennes joyeuses, dans une belle taverne, que l'Allemagne aurait là de quoi prendre sa revanche inéluctable, avant un quart de siècle. Ce pullulement de l'enfance boche déconcerte nos imaginations.

D'ailleurs, il ne semble pas qu'on lui monte la tête contre nous. Elle nous rit en articulant avec soin ses « Bon-jour, mon-sieur ». Elle courtise nos « pépères » afin d'obtenir la licence de s'accrocher à l'automobile et de parcourir quelques centaines de mètres en vitesse. Les fillettes se prêtent volontiers à la conversation et reçoivent de nos sergents quelques brèves leçons de français. Toute cette marmaille se précipite quand éclate la musique d'un régiment vainqueur. Ils marchent avec les tambours, la grosse caisse, les clairons. Personne ne les empêche, ni les réprimande. Certainement ils ne nous tiennent pas pour des ogres. Ils acceptent nos pfennigs. Ni leurs maîtres, ni leurs familles ne doivent les exciter à l'extrême contre le Français.

Cette attitude nous étonne. Elle justifie ce que m'avouait un peu tristement un fonctionnaire de Sarrelouis : « La masse du peuple, ici, n'aime ni ne déteste les Prussiens ou les Français. La présence de ceux-ci, le départ de ceux-là lui deviendront vite indifférents. Le travailleur ne s'occupe que de lui, de son salaire, de son labeur, de ses privilèges syndicaux, ou de son petit commerce, des bénéfices, des pertes. Raisonnable, très raisonnable, il se soumet aux règles prussiennes par respect naturel de la force. Contre elle point de résistance possible. La voici entre vos mains. Il la respectera de même s'il ne se juge point lésé dans ses intérêts professionnels, dans sa liberté religieuse, dans la morale de son foyer. Déjà sa femme, sa mère ont remarqué la bonne tenue de vos soldats, la politesse de vos officiers, la probité de ceux qui font des emplettes. Les ménagères se rassurent. Elles se contentent qu'on pourra vivre à côté de vous. Il ne leur déplaît pas de voir leur progéniture s'amuser avec vos réservoirs, pères aussi en France. Cela même attendrit nos Gretchen et nos Frieda. Si elles osaient, elles se mêleraient à ces jeux. Elles s'y mêleront. Et, alors, il n'y aura plus grand-chose à faire ici, pour nous, les Allemands d'Empire... Vous n'aurez qu'à ne rien changer au cours actuel des choses... Ne changez rien. Et vous demeurerez les maîtres paisibles de ce pays. »

De fait, le lendemain, notre auto s'engagea par mégarde en un chemin de traverse. Au premier village atteint, je demandai si nous allions par la bonne route. Un, deux, trois, cinq paysans accoururent pour nous expliquer notre erreur. Comme je m'obstinais en commentant la carte, des femmes, des filles se joignirent à mes interlocuteurs. Tous se donnèrent bien de la peine afin de nous détromper. De force presque on nous obligea de rétrograder, de revenir au vrai chemin. On nous guida. Voyez-vous cette scène en France ? Deux Eux-Rouges boches en uniforme, arrivant, un matin, avec les premières troupes allemandes, et sur le point de s'égarer. Un vieux rustre eût répondu sèchement par oui, par non, puis laissé, en haussant les épaules, cette « vermine » se perdre. Il en eût ri avec ses voisins.

Je me souviens de mon courroux puéril qui refusait, en 1870, le cordial présenté par un soldat prussien parce que j'avais mal au cœur, dans la gare d'Amiens. Mon honneur de la septième année n'accepta point d'être soulagé par la compassion de cet ennemi en pantalon blanc, en tunique bleue, en casque à pointe. L'écolier boche boirait, aujourd'hui, à Mayence, le cordial des poils, puis il articulerait méthodiquement : « Mer-ci, mon-sieur », bien qu'un bérêt gris à bande rouge, le bérêt du « feld-grau », le coiffe d'ordinaire ; quand ce n'est pas la casquette cerise ou vert salade chère aux collégiens du « gymnasium ».

En vérité, si l'occupation se prolonge jusqu'au paiement intégral des milliards dus pour le ravage de notre patrie, l'accord ne tardera point à se parfaire entre nous et ces populations de la Sarre, du Rhin. Nos soldats se montrent si polis dans les boutiques ! A Kreuznach, devant la statue de Bismarck, nos artilleurs, avertis par leurs capitaines, défilèrent sous les regards des badauds épiant le style assez rude de nos proclamations fraîchement collées. Chaque conducteur, chaque cavalier, d'un simple clin d'œil, saluait malicieusement l'effigie du Chancelier de Fer, puis se tournait à demi vers le camarade qui suivait au trot de sa bête, pour éveiller l'attention. Pas un geste, pas un mot ne déparèrent cette discrétion de mille vainqueurs casqués, en manteaux bleus, passant tour à tour, avec leurs canons, devant le prince des armées germaniques, dont ils détruisaient enfin l'œuvre si néfaste à notre patrie.

Un simple clin d'œil ; peut-être un vague sourire. Voilà tout. C'était là grâce et la courtoisie de la France, même en ses paysans, en ses ouvriers, en ses commises mobilisées. Les Allemands de Kreuznach ont apprécié de telles manières.

Paul ADAM.

(1) Voir le numéro d'Excelsior du 23 décembre.

CONSEIL DES MINISTRES

LES STOCKS DE GUERRE VONT ÊTRE LIQUIDÉS

Ces stocks, composés d'approvisionnement de toute sorte, représentent une valeur considérable.

Les ministres se sont réunis, hier matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

Le Conseil a autorisé le ministre des Finances à présenter à la signature du président de la République un décret créant un Office de liquidation des stocks de guerre. Cet organisme, rattaché au ministère des Finances et placé sous l'autorité d'un commissaire délégué, aura la tâche de liquider les approvisionnements de toute sorte (denrées, matières premières, matériel, produits divers), ainsi que les animaux dont les services publics, et en particulier les services militaires, n'ont plus l'emploi, ainsi que ceux abandonnés par l'ennemi. Les stocks actuellement disponibles représentent déjà une valeur considérable ; celle-ci ira en augmentant au fur et à mesure de la démobilisation progressive de l'armée.

Les approvisionnements à liquider étant détenus par un grand nombre de services, la coordination des opérations par une direction unique permettra de les conduire avec rectitude et en conformité des intérêts économiques du pays, tout en procurant au Trésor des ressources importantes.

Par un second décret, le contrôleur général de première classe de l'administration de l'armée de Boysson est nommé commissaire délégué à la liquidation des stocks.

La commission interministérielle, présidée par M. Maurice Bloch, procureur près la Cour des Comptes, prend le nom de commission consultative de la liquidation des stocks. Elle est obligatoirement consultée sur la direction à donner aux opérations, et émet son avis sur toutes les questions qui lui sont renvoyées par le ministre des Finances.

A la commission de l'armée

Hier, au début de la réunion de la commission de l'armée, M. René Renoult, président de cette dernière, a tenu à répondre aux critiques contenues dans la lettre de démission des neuf représentants du groupe socialiste. Il a précisé notamment qu'il avait été chargé de demander au président du Conseil de faire connaître dans le plus bref délai possible, à la commission le plan général de démobilisation qui suivra le renvoi des R. A. T., et que, sur cette démission, faite avant-hier, le président du Conseil s'était engagé à venir devant la commission afin de lui donner connaissance de ce plan dès que les grandes lignes en auront été fixées. D'autre part, M. Henry Paté a été chargé de rapporter très rapidement les propositions sur la démobilisation, avec cette indication que la démobilisation générale doit être accélérée et réalisée sur la base du principe de l'égalité.

M. René Renoult a ainsi affirmé que la commission n'avait rien abandonné de son droit d'investigation et de contrôle.

La commission a décidé de signaler au ministre de la Guerre la situation des soldats de l'armée d'Orient tant au point de vue de leur ravitaillement que de leur relève, qui ne s'effectue pas à l'expiration des délais prévus par les circulaires ministérielles.

Sur la proposition de M. René Besnard, des missions de contrôle seront envoyées aux armées qui participent, en ce moment, à l'occupation des territoires visés par les clauses de l'armistice.

Que devient SHERLOCK HOLMES ?

LES MAÎTRES DE LA RUSSIE OU L'IVRESSE DE LA GLOIRE



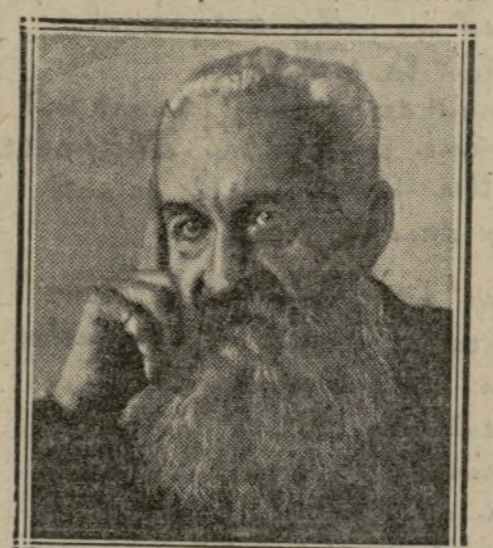
LES 9 HEURES DU MATIN LE VI-E PRÉFET DE LA BANQUE ARRIVE IVRE-M RT A SON BUREAU. C'est dans l'état où la photographie l'a fixé ici que M. Muchanof, adjoint au président de la Banque du Peuple — ancienne banque impériale de Russie — arrive dès le matin à son bureau. Avant d'occuper les hautes fonctions auxquelles l'a appelé la confiance populaire, M. Muchanof était homme de peine dans la maison qu'il préside avec une dignité toute personnelle. — (Daily Sketch.)

CONTRE LE JOUG BOLCHEVIK

INTERVIEW DU PRINCE LVOF ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL DE RUSSIE

« Sans mission officielle, dit le prince Lvof, je viens pour solliciter une intervention de l'Entente en Russie ».

Nous avons rencontré hier un partisan de notre intervention en Russie. Nous l'avons écouté, nous avons pris des notes : le plus fidèlement possible nous rendons compte de cette entrevue, et là se borne notre rôle. Ce partisan est un Russe : c'est le prince Lvof, ancien président du Conseil après l'abdication du tsar, et président des zemstvos, ces organisations payannes qui représentent une des forces stables de l'immense et mobile Russie. Le prince Lvof est un patriote et, ne serait-ce qu'à ce titre, il mérite de



LE PRINCE LVOF photographié hier à Paris

n'être pas confondu avec son homonyme, n'ayant avec lui aucun lien de parenté et qui joua dans l'affaire Kerensky-Kornilof un rôle dont on se souvient.

Le prince, qui est à Paris depuis deux jours, nous a reçu à l'ambassade de Russie, mais, pour que sa conversation ne présente aucun caractère officiel, il nous a reçu dans un petit salon du quatrième étage, et il nous a parlé, je crois, en oubliant le plus souvent notre fonction de journaliste.

Nous avons devant nous un homme d'une soixantaine d'années, à l'ample barbe blanche. Les traits sont fatigués, mais moins par l'âge, semble-t-il, que par les souffrances morales.

— Je viens, nous dit-il, sans aucune mission officielle, et si ma présence à Paris coïncide avec celle de M. Kokovtsov, ancien ministre du tsar, c'est par simple hasard, bien que tous deux nous ayons la même pensée, sinon le même but. Ce que je viens solliciter, au seul titre de patriote, c'est une intervention de l'Entente en Russie, intervention qu'il est nécessaire de soutenir rapide et énergique. Seul, mon pays risque de ne pouvoir sortir avant un temps très long de la boue où on l'a fait tomber. C'est un premier point, qu'il me sera, hélas ! facile d'établir. Je souhaite, en second lieu, — et, là, je suis l'interprète de toutes les personnes sensées et influentes de Russie, — qu'il ne soit pas exclu de la Conférence de la paix. Ma patrie a rendu à l'Entente d'immenses services ; elle a supporté, comme la France, un formidable choc. Elle s'est battue héroïquement dans des conditions inégales. Elle était mal préparée à la guerre, insuffisamment armée, pourvue d'un matériel médiocre. Jusqu'à sa désorganisation elle a été une alliée loyale, et aujourd'hui elle ne saurait être tenue pour responsable ni des erreurs ni des fautes commises par ses gouvernants, ni des crimes, des trahisons perpétrés par les bolcheviks, cette horde qui a la prétention de la diriger actuellement. Il faut comprendre que ceux-ci ne la représentent pas : ils représentent uniquement leurs appétits et, sous couleur d'idéal, les instincts et les passions d'une poignée d'aventuriers. Ces bandits se sont audacieusement imposés par la force, et ils régnaient dangereusement par la terreur et, pis encore, par la misère, qui fait un plus grand nombre de victimes.

Le prince, accoudé sur la table, laisse

lomber sa tête dans ses mains. Muet, il évoque pour lui seul des souvenirs pesants ; mais, vite, la tête se relève, et il déclare :

— Non ! Non ! la Russie ne peut rester indéfiniment sous ce régime qui fait d'elle un pays barbare, et il est indispensable, il faut, que l'Entente intervienne contre cette gangrène bolchevik. Il importe que cette intervention ne tarde pas et qu'elle prenne les formes les plus énergiques. Plus on attendra et plus la besogne sera difficile. On doit aider la Russie à faire son salut, non seulement dans son intérêt même, mais encore dans celui de l'Europe, car la gangrène est un mal qui se propage avec une rapidité foudroyante. Les bolcheviks, d'ailleurs, semblent n'avoir d'autre ambition que de contaminer le monde. Ces gens sans foi ni loi prennent au service de leur détestable propagande et, par conséquent, à leur solde la pèbe des différents peuples qu'ils peuvent toucher : Tartares, Chinois, Lettons, Juifs, etc.

On aurait tort de croire qu'ils ne disposent pas de moyens puissants. D'abord, maîtres de l'imprimerie nationale, le papier-monnaie ne leur manque pas. Ensuite, ils disposent de tout le matériel de guerre disponible et de stocks de munitions considérables. J'estime que si on leur en laisse le temps ils arriveront à organiser une armée redoutable. En agissant sur le mysticisme foncier des masses ils peuvent créer une armée qui aura comme puissance d'action toute la force morale de la suggestion. C'est pour cela, je le répète, qu'il faut intervenir, et sans perdre de temps.

On le peut d'autant plus facilement que les questions de ravitaillement en vivres ne soulèvent pas d'insurmontables difficultés, la Russie orientale, celle du Midi et la Sibérie même ayant fait des récoltes exceptionnelles et possédant du blé en abondance. En ce qui concerne le ravitaillement en matériel de guerre et en munitions, il y a là des questions à mettre à l'étude. Mais il faut agir, agir vite, avant que le mal qui menace ne soit irréparable. — (Roder VALBELLE.)

Les derniers moments de l'ex-tsar Nicolas II

LONDRES, 24 décembre. — Le Daily Chronicle publie, sur les derniers jours du tsar, un nouveau récit fait par le valet de chambre du malheureux souverain.

D'après les déclarations de ce dernier témoin, au cours de son emprisonnement à Ekaterinenbourg, le tsar avait autorisé de voir son fils à toute heure du jour et de la nuit. Par contre, on ne lui permettait de voir sa femme et ses filles qu'assez rarement.

Nicolas II ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Il passait son temps à mettre ses papiers en ordre, et il écrivait à divers membres de sa famille de longues lettres.

Le 15 juillet au soir, un membre du soviet vint chercher le prisonnier pour le conduire devant le conseil des soviets qui devait le juger.

Le tsar ayant demandé si on avait l'intention de le fusiller, cet homme lui répondit qu'il avait simplement l'ordre de l'amener devant ses juges.

Nicolas II fut absent pendant deux heures. Quand il rentra dans la chambre qui lui servait de prison, il était fort pâle. Il demanda à son valet de chambre de lui donner un verre d'eau. Puis il annonça qu'il avait été condamné à mort et qu'il allait être fusillé dans trois heures.

Le récit ne donne aucun détail sur les événements qui suivirent. Il spécifie simplement que le tsar fut condamné « pour complot contre la République révolutionnaire ».

LE "TIP" remplace le Beurre

Ass. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2/45 à 1/14.)

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA GRANDE RÉUSSITE

PAR ADRIEN VÉLY

Ceci est un conte persan. Ali avait atteint les limites de la plus extrême vieillesse, après une carrière marquée par une noire fatalité. Ayant lutté sans cesse et sans succès contre la misère, il avait vu disparaître successivement son épouse bien-aimée, ses enfants, les enfants de ceux-ci, et tous ses arrière-petits-enfants; il avait perdu tous ses amis. Et il était resté seul sur une terre où rien ne l'attachait plus. Aussi, chaque matin, en faisant sa prière, appelait-il la mort de tous ses vœux. Et la mort vint l'enlever subitement, sans maladie, sans douleur, sans qu'il eût même le temps d'arrêter sa pensée sur ce grave changement de situation; de telle sorte que l'on put dire que le jour de son trépas fut, en même temps, le premier jour heureux de toute son existence.

Ali monta directement au ciel par les voies ordinaires. A peine arrivé à destination, comme, malgré son décès, il avait conservé les notions élémentaires du savoir-vivre, il s'enquit d'apprendre où il pourrait rencontrer le Créateur de toutes choses; car il estimait convenable de ne pas tarder à aller lui présenter ses devoirs. Des anges et des bienheureux lui indiquèrent le chemin à prendre. Or, bientôt, Ali, au détour d'un nuage, aperçut Celui qu'il cherchait.

Le bon Dieu était assis sur d'autres nuages qui lui servaient de coussins. Il tournait le dos à Ali; mais Ali crut remarquer qu'il était occupé à quelque chose qui semblait l'absorber tout entier. Ali fit quelques pas encore, avança la tête, et s'aperçut alors que le Seigneur, assis devant une constellation, était en train de faire une réussite.

J'ai déjà dit qu'Ali était fort bien élevé. La bonne éducation s'opposait à ce qu'il interrompât le Seigneur au milieu de l'entreprise commencée. Il attendit donc, immobile et sans faire de bruit, que la réussite fût terminée. Mais, pour passer le temps, il osa jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule du Créateur, pour regarder comment Celui-ci disposait ses cartes.

Ali, qui, durant toute son existence, n'avait cessé d'être malheureux au jeu, et qui avait ainsi acquis, à ses dépens, une grande expérience des multiples combinaisons du hasard, ne tarda pas à se rendre compte que la réussite en cours, bien qu'il en ignorât la règle et le mécanisme, était excessivement difficile et compliquée. L'Eternel, d'ailleurs, semblait fort embarrassé. Tantôt il se renversait en arrière sur ses coussins de nuages, tantôt il se grattait la tête, tantôt il laissait tomber son front entre ses mains et réfléchissait longuement, avant de poser une carte nouvelle. Et, soudain, comme, après maintes hésitations, il plaçait une dame de carreau, Ali constata qu'il venait de tricher manifestement. Et Ali ne put s'empêcher de laisser échapper un cri de stupefaction.

Le Créateur sursauta, tourna la tête, et vit Ali. Et il demanda d'un ton plein de majesté :

— Ou'est-ce que c'est ?...
— Rien, Seigneur, répondit Ali, confus et tremblant.
— Pourquoi as-tu poussé ce cri ?...
— Je n'osais jamais, vous le dire.
— Dis-le, si tu ne veux pas que je le devine... Car tu sais que je puis, à mon gré, lire dans ta pensée.
— Eh bien, Seigneur, il me semble, ... il me semble, ... excusez-moi... que... que... que vous venez de tricher...
— Crois-tu donc que je ne le sache pas ?...
— Dans ce cas, Seigneur, mettons que je n'ai rien dit, et que je n'ai rien vu...
— J'ai triché parce que cette réussite ne peut se faire sans une tricherie...
— Elle m'a paru, à vrai dire, presque impossible à mener à bonne fin...
— Presque ?... Mais elle est tout à fait impossible !... Tu ne sais sans doute point que c'est la grande réussite, la réussite de la création du monde ?

— Serait-il possible, Seigneur ?...
— Ah ! je puis dire qu'elle m'en a donné du mal !... Au fur et à mesure que je plaçais chaque carte, les montagnes s'amoncelaient, les fleuves prenaient leur cours, les astres s'allumaient... Je croyais toucher au but... Et puis, crac ! tout à coup, je me trouvais arrêté... Alors, aussitôt, tout s'écroulait, tout disparaissait dans le néant... C'était toujours à recommencer !... Je finissais par perdre courage... Alors, un beau jour, ma foi, j'ai triché... Et, immédiatement, le monde s'est trouvé créé, tel qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire incomplet, imparfait, assez peu habitable... Mais en pouvait-il être autrement, puis-je qu'il m'avait fallu tricher pour le mettre debout ?... C'est à dire que je suis loin d'être satisfait de mon œuvre... De temps en temps, comme en proie à une obsession, je recommence ma réussite, pour voir si je ne serai pas plus favorisé... Mais tu viens de te rendre compte qu'il n'y a pas moyen d'en sortir...
— Croyez, Seigneur, que je compatis sincèrement à votre déconvenue...
— Comment t'appelles-tu ?
— Ali, Seigneur, est mon nom.
— Ah ! oui, je sais... Tu viens de m'être annoncé... Sois le bienvenu, et accepte mes vœux les plus bienveillants, car je sais, mon pauvre Ali, que tu n'as pas eu beaucoup de chance pendant ton passage sur la terre...
— Hélas ! Seigneur, la vie fut pour moi le plus lourd des fardeaux...
— Ce n'est pas de ma faute, Ali... C'est la faute de cette maudite patience... Ah ! si j'avais un jour à la réussite sans aide le hasard, le monde serait, du coup, transformé... Tout y marcherait à souhait... Et je te permettrais de recommencer une nouvelle vie, au cours de laquelle tu goûterais autant de bonheur que tu as connu d'infortune... Hélas ! cela est impossible !...

— Ali dit alors, timidement :
— Si'il vous plaît, Seigneur, en attendant, de m'accorder tout de même cette autorisation... je m'estimerai extrêmement heureux de recommencer ma malheureuse existence.
Adrien VÉLY.

La Coupe de Noël se disputera aujourd'hui

Cet après-midi, à 2 heures, au pont Alexandre-III, traversée de la Seine d'une rive à l'autre. Principaux engagés : Meisler, Rigal, Pernot, Everaert, G. Pouilly, Rimbourg, Hameau, Sanderson, Mlle Suzanne Wurtz et Mme Gouraud-Morris.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAT Eau de Régime par excellence

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

CE QUE DEVIENT LA RUSSIE SOUS LE RÉGIME BOLCHEVİK

L'expérience communiste a réduit l'immense empire à la misère.

COPENHAGUE, 24 décembre. — Le ministre du Danemark à Petrograd, M. Chamberlain Harold Scavenius, qui a été chargé pendant la guerre des intérêts diplomatiques de l'Entente en Russie, est revenu samedi soir ainsi que le personnel de la légation, M. Scavenius a fait hier le récit de ses impressions en Russie aux représentants de la presse danoise.

M. Scavenius a dit notamment : « Ce qu'on nomme bolchevisme, et qui est en réalité du communisme, est encore à l'état expérimental et est donc assez chaotique dans ses effets. La partie intellectuelle du peuple s'étant séparée des bolcheviks, ceux-ci ont été réduits à faire usage d'ouvriers sans expérience dans des départements administratifs compliqués du gouvernement. »

« Il est impossible au gouvernement russe de rétablir l'industrie et le commerce d'après les principes communistes, tous les autres Etats n'acceptant pas les mêmes principes de gouvernement. Jusqu'à présent la Russie a vécu des réserves accumulées avant la guerre, mais ces réserves seront bientôt épuisées. »

« Le nuage dans le ciel des bolcheviks est la politique à part, Lenine, dit M. Scavenius, est un homme d'une rare habileté. »

M. Wilson aux armées

Le président Wilson a quitté Paris, à minuit, pour se rendre au milieu de l'armée américaine, avec laquelle il va passer les fêtes de Noël. Il était accompagné de Mme Wilson, de M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, de Mme Jusserand, de l'amiral Grayson et du général Léorat.

A l'occasion de Noël, le président Wilson a envoyé à la Maison-Blanche un message dans lequel il dit avoir trouvé, en Europe, les soldats américains en bonne santé physique et morale.

Le président ajoute que l'opinion publique de toutes les grandes nations associées aux Etats-Unis maintient énergiquement toutes les propositions tendant à une paix juste et durable.

La coopération franco-américaine

A la suite de l'offre faite par M. André Tardieu, au nom du gouvernement français, à M. Newton D. Baker, ministre de la Guerre des Etats-Unis, et au général Pershing, de mettre à la disposition de l'armée américaine nos universités, bibliothèques et écoles techniques, le commissaire général aux affaires de guerre franco-américaines a reçu de M. Baker un câblogramme lui annonçant que cette question va être examinée et que c'est avec la plus grande énergie que l'Amérique coopérera à cette œuvre, si les circonstances actuelles permettent aux soldats américains de profiter de cette offre.

De son côté, le général Pershing a désigné le colonel M. A. Shockley, de l'état-major général, et le professeur John Erskine, pour fixer avec les représentants du commissariat général les grandes lignes de l'organisation projetée.

B L O C - N O T E S

DES lecteurs, qui n'aiment pas faire leurs commissions eux-mêmes, m'écrivent pour me confier une ambassade auprès de la Compagnie des Omnibus. Avez-vous remarqué qu'il pleut quelquefois à Paris, et que ce phénomène naturel transforme nos boulevards et nos rues en fleuves de boue, grossis d'innombrables affluents ? Quand un autobus fend majestueusement de ses roues à aubes cette nappe bourbeuse, un splendide spectacle est offert aux promeneurs. Comme l'écume bouillonnante et se cabre sous la proue d'un transatlantique, la boue jaillit en gerbes harmonieuses, à une surprenante hauteur, au passage du lourd véhicule. Les trottoirs et les vitrines sont submergés par les étincelles liquides de ce feu d'artifice de gouttelettes de café au lait. Tout passant est immédiatement enrobé dans cet enduit tenace, et n'a plus qu'à rentrer chez lui pour changer de vêtements, s'il a fait cette fatale rencontre.

Certes, la boue a conquis, pendant cette guerre, ses lettres de noblesse, mais la boue de Paris est moins glorieuse que celle des tranchées. Nous voudrions donc savoir pourquoi le pare-boue des autobus a été supprimé. Viennent la neige et le dégel, et l'immense cloaque du Paris d'hiver, et les rues où passent des autobus ne seront plus accessibles aux piétons. Je sais bien que nous avons les Kabylois... mais nous ne les aurons pas toujours !... Et alors !...

Le palefroi du maréchal

Nous avons annoncé, en son temps, la souscription ouverte par le syndicat hippique des Basses-Pyrénées, pour offrir un cheval d'armes au maréchal Foch.

La souscription a atteint 15.000 francs. Après le plus minutieux examen la commission du syndicat hippique a porté son choix sur Puritaine.

Puritaine, fille de Velox et d'Amazonne, est née au haras de Balzol, près d'Orthez. Elle obtint, l'an dernier, le premier prix au concours du cheval de guerre, à Pau.

NOEL ! NOEL !

Le réveillon mis à part — et pour causes — la cérémonie de Noël a été célébrée la nuit dernière comme en temps normal. La messe de minuit a été dite avec solennité, conformément aux instructions contenues dans le

LE PROGRAMME DU COMTE KAROLYI

Le président du Conseil hongrois veut constituer une fédération danubienne.

BALE, 24 décembre. — Hier matin, dans la grande salle de la Redoute, à Budapest, a eu lieu une grande assemblée populaire. Le comte Karolyi, président du Conseil, y a développé le programme de son parti. Il déclara tout d'abord que dès la déclaration de guerre il avait été convaincu que cette lutte ne causerait que du tort à la Hongrie, même en cas de victoire. L'orateur exprima sa confiance dans le programme du pacifisme, qui doit finir par gagner tous les peuples du monde. Il est persuadé que le peuple américain, que l'on considère à tort comme un peuple de marchands, est bien davantage un peuple idéaliste qui ne tolérera pas que les quatorze points de son président soient dépouillés de leur efficacité.

En ce qui concerne le trafic commercial, le comte Karolyi dit, notamment :

— Si nous réalisons une fédération danubienne, nous pourrions, sans pour cela toucher aux frontières économiques naturelles, créer une union économique au sein de laquelle chaque nation gardera son indépendance pleine et entière. Dans ce sens, l'intégrité territoriale de la Hongrie pourra être maintenue en suivant éventuellement l'exemple de la Suisse, et sans que cela nuise en rien au développement naturel des Etats intéressés.

« Tous ceux qui pensent, comme les socialistes, que l'ancien système capitaliste ne peut pas être maintenu sous son ancienne forme doivent se grouper autour de moi. Ceux à qui je paraîtrais trop radical peuvent m'abandonner. »

La cavalerie belge est entrée en Allemagne

COMMUNIQUÉ BELGE (24 décembre). — La première brigade de cavalerie est entrée aujourd'hui en Allemagne. Elle a atteint Belfort.

Aucun changement ailleurs.

La démobilisation des vieilles classes

Les armées ont reçu les instructions suivantes concernant la démobilisation des vieilles classes :

1° Les gradés sont comptés à leur numéro d'ordre de renvoi du classement général de la compagnie.
2° La classe de démobilisation est celle obtenue en majorant d'une classe par enfant.
3° Les hommes seront dirigés sur le dépôt démobilisateur le plus voisin de leur domicile.

Le commerce redevient libre pour le pétrole et l'essence

Un décret rétablit à dater du 1^{er} janvier 1919 la liberté de la vente et de l'emploi du pétrole et de l'essence. La circulation automobile devient libre dans la zone de l'intérieur pour tous les véhicules automobiles de toute nature utiles aux besoins de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

LE MONDE

LES COURS

— S. A. R. le prince de Galles est de passage à Bruxelles.

NAISSANCES

— Le lieutenant et Mme Paul Lesieur sont heureux de faire part de la naissance de leur fils : Georges.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle de Franqueville, fille du comte de Franqueville et de la comtesse, née Mun, décédée, avec le comte Charles d'Anthouard de Vraincourt, observateur divisionnaire, décoré de la croix de guerre, fils du comte d'Anthouard de Vraincourt et de la comtesse, née de Monseignat.

DEUILS

— Un câblogramme d'Amérique annonce la mort de M. Rodolphe Sharp, frère de S. Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis en France.

M. W. G. Sharp a quitté Paris hier soir, se rendant à Brest, où il s'embarquera pour les Etats-Unis, afin d'assister aux obsèques de son frère.

— Un service anniversaire sera célébré en l'église Saint-François-de-Sales, rue Brémontier, le 27 décembre, à 10 heures, à la mémoire de l'adjudant Pierre Violet, pilote aviateur, médailles militaires française et anglaise, croix de guerre, six citations, proposé pour la Légion d'honneur, tué en combat aérien à Ornes, front de Verdun, le 27 décembre 1916, à l'âge de vingt-deux ans.

Nous apprenons la mort :
De M. Marcel Djavara, ingénieur, directeur de la Société Govara-Calimanesi, fils du ministre de Roumanie en Belgique. Il avait épousé Mlle Gradisteano.

Du capitaine Bernard de Crounillon, tué à Monastir, fils du lieutenant-colonel de Crounillon et de Mme, née Le Myre de Vilers.

BIENFAISANCE

— Quelques personnes frappées par la perte d'un être cher ont réuni les vêtements et le linge des disparus pour en faire don à ceux qui reviennent de captivité ou à ceux qui retournent dans leurs villages dévastés.

Les vêtements ou objets peuvent être envoyés, à Paris, au siège de l'une des trois sociétés de la Croix-Rouge : la Société S. B. M. 21, rue François-1^{er} ; l'Association des Dames françaises, 12, rue Gaillon, et à l'Union des Femmes de France, 16, rue de Thann.

ROSE Shavo et Tenace E. COUDRAY

DISCUSSION A LA CHAMBRE SUR LES DOMMAGES DE GUERRE

Les trois premiers articles du projet de la commission sont adoptés.

La Chambre a consacré, hier, deux séances à la discussion du projet sur les dommages de guerre.

Après avoir écarté par 286 voix contre 195 un contre-projet de M. Louis Marin, la Chambre a adopté l'article 1^{er} du texte de la commission, qui proclame l'égalité et la solidarité de tous les Français devant les charges de la guerre.

L'article 2 définit les dommages ouvrant droit à réparation intégrale, et en donne une nomenclature fort étendue, d'ailleurs non limitative.

Les réquisitions ennemies, prélèvements en nature, impôts, contributions de guerre et amendes, enlèvements de tous biens, meubles, récoltes, bestiaux, bois, matières premières, détérioration d'outillages industriels, commerciaux ou agricoles, dégâts causés aux bateaux de pêche, et, en outre, les dommages causés par les armées françaises ou alliées pour nécessités militaires de toute nature.

Il a été adopté après un intéressant débat.

A son sujet, M. Albert Lebrun, ministre des Régions libérées, a affirmé la résolution du gouvernement d'exiger de l'ennemi un concours actif pour la réparation de ses devastations. Il a indiqué notamment que certaines restitutions étaient en cours.

— D'autre part, a-t-il dit, on imposera à l'ennemi la livraison des bois, des houilles, des matériaux de toutes sortes destinés à remplacer ce qu'il nous a volé.

Le ministre a ajouté que ses prisonniers de guerre, qui seront utilisés pour la main-d'œuvre, sont actuellement encadrés dans de puissantes formations spéciales occupées à la réfection des champs de bataille.

L'article 3, qui énumère les individus et les collectivités admis à l'exercice du droit à la réparation des dommages, a été voté sans modification. La Chambre a abordé ensuite les articles 4 et 5, en réservant les dispositions relatives au remploi. — LÉOPOLD BLOND.

Voyage présidentiel

Le président de la République, accompagné des élus du département des Ardennes, a quitté Paris par train spécial, hier soir, à 9 h. 50, se rendant dans les Ardennes.

NOUVELLES BRÈVES

— Le croix de la Légion d'honneur vient d'être attribuée à Mme Marguerite Disière, infirmière-major à l'ambulance 9/10.

— M. Loraux, conseiller municipal de Picpus, qui, on s'en souvient, avait été fait prisonnier lors de l'attaque du Chemin-des-Dames, est arrivé à Paris, rentrant de captivité.

— La commission des affaires extérieures de la Chambre a entendu, hier, M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, sur la situation en Europe centrale et en Russie.

— La commission de la législation civile et criminelle a adopté, hier, les conclusions du rapport de M. Adrien Vèber tendant à l'adoption de la proposition de loi de M. Paul Lyautey et qui obligerait les actionnaires et les administrateurs des diverses sociétés financières ou industrielles à déclarer leur nationalité.

— L'administration des Postes admet au tarif intérieur français les correspondances de toute nature à destination de l'Alsace et de la Lorraine, de la Syrie et de la Cilicie, et au tarif international les correspondances pour la Roumanie et Constantinople.

— M. Gilbert a fait subir hier l'interrogatoire d'identité à Guérin, le meurtrier de Charenton.

LES LIVRES

LE MIRAGE, roman, par Gilbert des Voisins
Le cavalier Maxence, dit « Cigogne » parce qu'il se juche et se profile comme l'oiseau au long bec, est une sorte de songe-creux. Il se repaît de chimères. Il a la berluette. Il voit les choses et les gens autrement qu'ils ne sont. Qu'une jolie femme passe, voilà notre utopiste horrifié à la pensée de tous les arias qui lui surviendraient s'il s'en éprenait. Car il est marié. Au front, un chapeau tombe à ses côtés... Nouveaux scrupules ! « Mon Dieu, que je l'eusse aimé s'il eût été mon ami ! »

Cigogne est blessé. On le soigne... Sans trop savoir pourquoi, il se coupe la gorge avec un rasoir. Mais, comme il ne fait jamais rien qu'à moitié, il en réchappera. Non ! Il entend sa femme dire : « J'en ai assez ! » Et son ami ajouter : « C'est un comédien... »

Alors, il boit du cyanure de potassium. Tout le monde le pleure, mais non pas le lecteur, ravi de voir se dissiper ce lugubre mirage.

NOTRE-DAME DU FAUBOURG, par Jean Morgan.

Odeur d'encens, panteurs d'usines... Mysticisme et réalité ; la prière, le blas-phème... Description minutieuse d'une œuvre catholique dans un faubourg parisien. Autour de Notre-Dame-du-Travail (Pia-sance) et de son curé, l'abbé Daniel, — un apôtre — se pressent les enfants et les adolescents prolétaires. Renouant les mil-lés d'Orphée, porte-lyre et bâtisseur de cités, le prêtre apporte, avec la douce et plaintive musique liturgique, ces petites âmes farouches. Il les allège du poids hâ-reux des servitudes laborieuses. Il les réhabilite... D'intrigue, point du tout. Le document et le cœur l'emportent, ici, sur l'imagination.

LE CYPRE, roman par Claire et Charles Géniaux

Une Française peut-elle, sans encontre, épouser un musulman ? Non ! répondent, unanimes, Claire et Charles Géniaux. A l'appui de leur thèse, ils nous racontent la lamentable idylle d'un traillleur algérien et de la fille d'un archéologue. Sympathie, amitiés... amourette... amours... La mère de la jeune fille s'oppose au mariage. Et, pour finir, Claire et Charles Géniaux tuent le musulman amoureux. Entendons-nous bien : ils le tuent littérairement parlant. On peut donc résumer leur expérience. Elle n'est pas décisive. Pour qu'elle fût concluante, il eût fallu, au moins, laisser passer la lune de miel !

VERDUN, par Raymond Jubert.

A quatorze ans, Raymond Jubert rêvait de gloire et rimait des vers qu'il envoyait au bon Coppée. Cette gloire si désirée, il l'a rencontrée à vingt-huit ans, au bois des Caurières, devant Verdun. Croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, le Daphnéphore qui briguaît les pacifiques lauriers du Parnasse a cueilli, au prix de sa vie, ceux, cruels, de Bellone. En testament, il nous laisse un livre : « Verdun », écrit excellentement Paul Bourget, dans la préface, c'est la bataille de l'infanterie, terrée, mitraillée, asphyxiée, et qui tient... C'est la bataille des dévoués anonymes, des sacrifiés, qui arrêtent des canons avec des poitrines d'hommes !

Jean-Jacques BROUSSON.

L'EMPRUNT NATIONAL ET LE CREDIT DU NORD
Les Souscriptions du Crédit du Nord à l'Emprunt national ont dépassé 360 millions contre 160 millions en 1917.

Bourse de Paris du 24 décembre 1918

MARCHE OFFICIEL. — 5 %, 88 20 — 4 %, 71 05 — 3 %, 61 35 — Tunnisiennes, 323 — Maroc 1914, 414 — Argentine 1911, 90 — Chinois 1913, 436 — EGYPTIENNE, 91 40 — Japon 1905, 83 35 — Russie 1904, 41 50 — Consolidée, 44 50 — 1891, 39 50 — 1894, 38 25 — 1906, 39 75 — 1909, 50 — Serbe 1900, 33 — Turc unifié, 70 — Banque d'Algérie, 3.190 — Banque de France, 1.321 — Crédit Lyonnais, 1.280 — Crédit Foncier, 792 — Comptoir d'Escompte, 860 — Crédit Foncier d'Algérie, 588 — Banque nationale du Mexique, 410 — Nord, 1.380 — Lyon, 920 — Orléans, 1.005 — Ouest, 700 — Est, 908 — Midi, 905 — Andalous, 309 — Fives-Lille, 1.255 — Ariège, 636 — Acté-ries de la Marine, 1.370 — Suez, 5.210 — Métro, 495 — Nord-Sud, 170 — Omnibus, 473 — Thomson, 710 — Pathé, 170 — Distribution, 454 — Villes de Paris 1875, 302 50 — 1871, 388 50 — 1876, 497 — 1898, 327 — 1905, 340 50 — 1910, 285 — Communales 1879, 440 — 1890, 482 50 — 1891, 314 — 1905, 399 50 — 1912, 307 50 — Foncières 1879, 484 — 1885, 355 — 1895, 375 — 1905, 400 — 1913 1/2, 408 — 1914 1/2, 326 — Est 3 %, 355 — Nord 3 %, 358 — Lyon 3 %, 334.

CRÉDIT LYONNAIS

Agence d'Amiens
L'Agence du Crédit Lyonnais qui, en raison des événements, avait dû être transférée à Paris (Siège central, boulevard des Italiens), a réinstallé ses services et sera à la disposition de sa clientèle dès le 24 décembre, à Amiens, 33, rue des Trois-Cailloux.

L'Assemblée générale annuelle de « L'ALARME »

(Société française d'action contre l'Alcoolisme), dont les efforts viennent d'être couronnés par un prix de l'Académie des sciences morales, aura lieu le samedi 28 décembre prochain, à trois heures, au siège social, 45, rue Jacob, Paris (6^e). Les adhérents sont instamment priés d'y assister.

FISHMONGER

39, RUE SAINT-AUGUSTIN (Av. Opéra)

RESTAURANT

POISSONNERIE ANGLAISE

a ouvert ses somptueux salons

Mardi 24 décembre

CUISINE TRÈS SOIGNÉE

CAVE DE 1^{er} ORDRE

SPECIALITÉS :

:: BOUILLABAISSE ::

HUITRES :: HOMARD AMERICAINE

GD HOTEL MT. REYARD (1^{er} 1.545 m.)

CH. CENT. (Alt. 1.545 m.)

Gleim de 1^{er} à 3^{ème} classe par ALA-15-DANS

SPORTS D'HIVER

Vaste plateau pour SKIS ; pistes pour LUGES, TOBOGANS, etc.

ALPESTRE DE FRANCE

CURIE AIR

ET REPOS

